Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **38 (1988)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 120 (1988), P. 483-493

BIBLIOGRAPHIE

AUGUSTINUS-LEXIKON, herausgegeben von Cornelius Mayer (en association avec d'autres collaborateurs), vol. 1, fasc. 1/2: Aaron-Anima, animus, Basel/Stuttgart, Verlag Schwabe, 1986, LI + 319 p. — Histoire de la théologie

La parution du premier fascicule de cet *Augustinus-Lexikon* (AL) est un événement scientifique aussi important que réjouissant. L'œuvre d'Augustin est en soi un univers riche et complexe. Elle signale quantité de personnages (contemporains, anciens, bibliques) et surtout exploite, quand elle ne les crée pas, de multiples notions qui sont souvent en constante évolution (qu'on songe par exemple à la notion de *gratia*). — Le propos de ce lexique est de rassembler par ordre alphabétique les notions, les personnes, les matières, les lieux et les auteurs qui eurent quelque importance dans la vie, l'œuvre et la doctrine d'Augustin. La perspective est donc historique: il s'agit de cerner Augustin en lui-même ainsi que par rapport à son temps. Mais l'influence d'Augustin sur la postérité a dû être en règle générale négligée, car elle dépassait tout cadre bien défini. — Telle qu'elle est conçue, l'entreprise est déjà considérable. Elle traitera en effet 1200 lemmes, choisis volontairement en latin par souci de rigueur (ainsi dans ce fascicule c'est sous *abortus* qu'on trouvera ce qu'Augustin a dit de l'avortement et de la contraception). Chaque article, très structuré, se termine par une biblioraphie qui signale les articles ou ouvrages anciens de référence et qui devient exhaustive pour les publications postérieures à 1970. On mesurera le sérieux de ce travail en sachant qu'il s'appuie sur la constitution préalable d'une concordance verbale augustinienne complète (plus de 5 millions de mots!) et sur une bibliographie informatisée. Les auteurs des articles peuvent donc travailler sur une base documentaire et scientifique d'une richesse exceptionnelle. — Conçu à l'origine au sein de l'Augustinus-Institut de Würzburg et entrepris en collaboration avec divers autres instituts augustiniens, ce Lexique est une œuvre internationale qui associe les meilleurs spécialistes actuels et qui publie des articles dans l'une des trois langues suivantes: allemand, anglais et français. — Il arrive que des dictionnaires et lexiques édités en Allemagne constituent un véritable casse-tête: caractères minuscules, abus des abréviations, recours à des flèches et autres signes dont le sens est impénétrable. Rien de tel dans ce Lexique qui est un modèle de lisibilité et dont la typographie est parfaite. — Dans ce fascicule, on trouvera 38 articles allant de *Aaron* à *Anima, animus.* Ils sont de longueur inégale. Le plus long est consacré à *Africa:* il constitue en effet un «article-cadre» puisqu'il dessine le cadre (politique, social, ecclésiastique) dans lequel vit Augustin. Pour donner une idée du choix des lemmes retenus et de la longueur des articles, signalons ceux qui commencent par *am: Ambitio* (3 colonnes), *Ambrosius* (16 colonnes), *Amen* (2 colonnes), *Amicitia* (6 colonnes), *Amor* (6 colonnes). Mais, par exemple, ce dernier article *amor* sera complété par *caritas* et *dilectio.* — Emerveillé par la qualité et l'intérêt de ce Lexique, c'est à peine si nous osons poer une question critique: pourquoi avoir pris le parti de donner en latin dans les articles les citations de l'œuvre d'Augustin? Autant on peut applaudir au choix de lemmes latins, autant on regrette qu'un article en allemand, anglais ou français soit soudain interrompu par plusieurs lignes de latin. Les lecteurs mauvais latinistes seront injustement handicapés. Injustement en effet, car les auteurs des articles, responsables du texte qu'ils ont composé, auraient pu et dû assumer aussi la responsbilité de la traduction et de l'interprétation des citations qu'ils choisissaient de reproduire. Mais cette réserve est dérisoire face à l'excellence de cet *Augustinus-Lexikon.*

ERIC JUNOD

M. STAROWIEYSKI et alii, éd. *Apoftegmaty Ojcow Pustyni* (= «Les sentences des pères du désert»), Warszawa, Akademia Teologii Katolickiej, 1986, tomes 1/2, 292 + 276 p.

Il existe plusieurs collections des apophtegmes des pères du désert, dont l'*Alphabeticon* (IV^{e}-V^{e} siècles) dans lequel les sentences sont arrangées sous les noms des pères, l'*Encouragement aux moines* de Hyperechios (IV^{e}-V^{e} siècles), la *Collection* de Martin de Braga (VI^{e} siècle) et les *Commonitiones sanctorum patrum* (début du VI^{e} siècle), arrangées selon le sujet. Tous ces recueils furent l'objet d'éditions critiques et c'est en se fondant sur ces éditions (dont la liste est donnée au début de chaque volume) que l'équipe de M. Starowieyski a préparé la première traduction polonaise, en deux volumes. Notons que la «synopse» des apophtegmes, publiée en 1976 par dom Lucien Regnault, est réimprimée *in extenso* dans le deuxième volume. Vu que les apophtegmes constituent la source principale pour l'étude des origines du monachisme, le premier tome est muni de trois introductions très riches: «L'Egypte patrie des moines» (E. Wipszycka), «Les recherches archéologiques à Kelia» (E. Makowiecka) et «Les problèmes littéraires des apophtegmes» (M. Starowieyski). Le lecteur qui ne connaît pas le polonais tirera profit de la très riche bibliographie (p. 219-240) qui mentionne non seulement les éditions critiques et la littérature secondaire, mais aussi les traductions en d'autres langues modernes (y compris le français). Les sous-titres de la bibliographie des sources montrent en outre la complexité des apophtegmes en tant que genre littéraire.

IRENA BACKUS

EVAGRE LE PONTIQUE, *Scholies aux Proverbes,* Introduction, texte critique, traduction, notes, appendices et index par Paul Géhin (Sources chrétiennes 340), Paris, Cerf, 1987, 526 p.

On appelle *«scholie»* le commentaire bref (quelques lignes seulement) d'un passage ou d'un verset de l'Ecriture qui présente une difficulté. Avec les *Scholies aux Psaumes,* à l'*Ecclésiaste* et à *Job,* encore inédites, les *Scholies aux Proverbes* forment l'ensemble de l'œuvre exégétique qui nous reste d'Evagre. L'intérêt de ce commentaire est d'autant plus grand qu'il s'inscrit aussi dans une tradition herméneutique remontant à Origène et qui met en parallèle les trois livres de Salomon (Proverbes, Ecclésiaste et Cantique des Cantiques) avec les trois étapes de la connaissance et du progrès spirituels (pratique, physique, théologique) (cf. Schol. 247), parallélisme que nous retrouvons chez Basile, Didyme, G. de Nysse et plus tard au Moyen Age. Dans ses scholies, l'on voit comment le Pontique développe cette première étape de la croissance spirituelle et gnostique du moine, et l'on se rend vite compte à leur lecture de la subtilité de la pensée. Il s'agit en effet de décrypter et de faire décrypter au disciple les réalités intelligibles *(noèta)* dans les réalités sensibles telles que nous les donne à connaître le texte scripturaire (*Schol.* 1). Cette reconduction d'un ordre de réalité à l'autre pourra apparaître difficile, voire même artificielle au lecteur pressé, mais elle correspond chez notre auteur à une herméneutique spirituelle méthodique et réfléchie qui exige une longue méditation du texte à commenter; et l'apparente discontinuité de l'exégèse cache de manière délibérée la profonde unité du système et de la pensée. Nous aimerions souligner ici non seulement la finesse, célèbre, de l'analyse des passions humaines, mais encore les remarquables scholies sur l'amitié spirituelle *(pneumatikè philia),* la fonction et la présence didascaliques des Anges à l'égard des hommes en voie de guérison, le rôle tentateur des démons s'opposant à la remontée de l'âme en Dieu, la réalité positive du corps, l'importance du cœur dans la connaissance des réalités divines, et ce *leitmotiv* qui revient sans cesse que

la véritable gnose ne peut être que le fruit des vertus, de la purification intérieure et de la charité parfaite. — P. Géhin, éditeur et traducteur de ces 382 scholies, a choisi d'éditer séparément dans ce volume les deux principales rédactions: celle d'Evagre formant le texte de base selon le Codex *Patmiacus* 270 (X[e] s.) qui a servi à l'édition de Tischendorf en 1860, et les Extraits de Procope de Gaza, plus tardifs. Le texte biblique retenu est celui de l'*Alexandrinus*. Par une excellente typographie différenciée, il est possible de repérer clairement le lemme biblique commenté, la scholie d'Evagre et l'extrait de Procope.

JEAN BOREL

SAINT BERNARD, *De la considération,* traduction de Pierre Dalloz, Paris, Cerf, 1986, 194 p.

Réimpression de la traduction qui avait paru en 1943. A cette occasion, le traducteur a ajouté une nouvelle introduction et, en fin de volume, un article intitulé: *L'architecture de S. Bernard.* Rappelons que le *De Consideratione* est le dernier ouvrage de St. Bernard († 1153) et qu'il s'agit de cinq livres dictés par lui, entre 1148 et 1152, à l'adresse de l'un de ses anciens moines devenu pape sous le nom d'Eugène III.

JEAN BOREL

ISAAC DE L'ETOILE, *Sermons,* Tome III, Texte établi par A. Hoste et G. Raciti, Traduction et notes par † G. Salet et G. Raciti (Sources chrétiennes 339), Paris, Cerf, 1987, 434 p.

Par ce Tome III s'achève l'édition complète des *Sermons* d'Isaac de l'Etoile († ~ 1178). Rappelons que le Tome I (S.C. 130) contient les *Sermons* 1-17 pour la Toussaint et l'Epiphanie, le Tome II (S.C. 207) les *Sermons* 18-39 pour le Carême, le Tome III les *Sermons* 40-55 pour Pâques, Ascension, Pentecôte et les fêtes de l'Assomption, Jean-Baptiste, Pierre et Paul. G. Raciti, l'un des présentateurs de cette édition fournit à la suite quelques fragments perdus et retrouvés par lui-même dans un manuscrit d'Oxford. Ce troisième volume donne enfin, pour l'ensemble des sermons, l'index analytique des mots latins, ainsi que celui des citations scripturaires et poétiques. — Pérégrination de l'âme vers l'«intelligentia», son extrême pointe spirituelle («supremum animae» ou «œil du cœur») seule capable de contempler la nuée lumineuse du Tabor et de recevoir les «théophanies» dans l'extase au seuil de l'union, voilà le thème majeur et caché de chacun de ces sermons, qui sont autant de petits traités, admirablement écrits, et dans lesquels le Maître-Abbé n'hésite pas à faire passer les discussions métaphysiques les plus techniques, ce en quoi il est assez unique dans la lignée des cisterciens du XII[e] s. Que le lecteur désireux d'en savourer la lettre et l'esprit n'oublie jamais cette règle universelle du monachisme: «lis peu, mais attarde-toi!».

JEAN BOREL

HEIKKI KIRJAVAINEN, éd., *Faith, Will and Grammar. Some Themes of Intensional Logic and Semantics in Medieval and Reformation Thought,* Helsinki (*Publications of Luther-Agricola Society* B15), 1986, 178 p.

Ce volume contient trois contributions, dont la première (par H. Kirjavainen) traite de «la 'simultanéité' de la foi et de la raison dans la logique épistémologique, de

l'Antiquité à la Haute-Scolastique». La deuxième contribution (R. Saarinen) s'occupe du problème de l'intempérance morale dans le système éthique de Jean Buridan. Finalement, le troisième article (R. Työrinoja) discute du rôle que joua pour Luther le langage philosophique et théologique. Pour ce faire, l'auteur s'appuie sur un seul texte de Luther: sa dispute de 1539 sur Jn 1,14. Kirjavainen essaie de montrer que les théologiens du Moyen-Age (à commencer par St. Augustin) avaient besoin d'un concept épistémologique qui laisserait intacte la distinction de Platon entre l'opinion *(dóxa)* et la connaissance, tout en faisant ressortir le statut particulier de la foi chrétienne («entre» la connaissance et l'opinion). L'auteur emploie la logique épistémologique pour esquisser le développement de la notion de la foi en tant qu'entité qui se situe entre l'opinion et la connaissance. Toutefois, il ne précise pas en quoi consiste exactement cet «entre-deux». Peut-être nous éclairera-t-il là-dessus dans une prochaine publication? De plus, pour éviter l'introduction d'un système autre que celui de la logique épistémologique, l'auteur écarte d'emblée toute identification de la connaissance à la justification (c'est-à-dire: l'homme sait que p seulement s'il est totalement justifié à croire que p). L'assimilation de la connaissance à la justification étant ainsi affaiblie, l'auteur peut aborder sans problème la question de la «simultanéité» de la foi et de la connaissance. La démarche paraît moins qu'honnête. La mauvaise qualité de l'anglais dans cette contribution fait que l'argumentation est parfois impossible à cerner. Voici un exemple: p. 65, «[St. Thomas] seems to think that faith and knowledge are excludingly separate» (la foi et la connaissance sont-elles séparées ou bien est-ce qu'elles s'excluent mutuellement?). Dans l'article sur l'intempérance morale chez Buridan, M. Saarinen montre de manière convaincante que Buridan s'oppose à la théorie d'Aristote selon laquelle c'est la raison de l'homme qui détermine un acte de faiblesse morale. Il s'oppose aussi à la doctrine exprimée dans le texte franciscain *Correctorium fratris,* selon laquelle c'est la volonté de l'homme qui refuse d'obéir à sa raison dès qu'il s'agit d'un acte d'intempérance. Selon Buridan, c'est le manque de confiance en son propre jugement moral qui fait que l'homme se comporte mal. Le dernier article démontre comment Luther, tout en étant très marqué par la logique terministe du Moyen-Age tardif, écarte l'emploi du langage «logique» dès qu'il s'agit de théologie. Il semble quelque peu dommage que l'auteur ne se fonde que sur un seul texte de Luther: dans d'autres traités, p. ex. *Vom Abendmahl Christi Bekenntnis* (1528), Luther emploie volontiers la terminologie logique pour éclaircir sa doctrine de l'eucharistie! — Malgré ses défauts, le volume dans son ensemble stimulera sans doute l'intérêt pour la philosophie et la théologie de la fin du Moyen-Age.

IRENA BACKUS

REINHARD SCHWARZ, *Luther* (Die Kirche in ihrer Geschichte, Band 3, Lieferung I), Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1986, 230 p.

Encore un ouvrage sur Luther après l'indigestion de 1983? Oui et non! Non, car il ne s'agit pas d'un ouvrage comme les autres! R. Schwarz offre vraiment une somme que l'on peut qualifier de «pédagogique» sur la personne et l'œuvre de Luther. En effet, l'A. ne peut pas, en 230 p. même très serrées, s'aventurer dans la défense de tel ou tel point d'interprétation de l'œuvre ou de la vie du réformateur de Wittenberg. Toute la richesse de son entreprise réside à mon sens dans la bibliographie abondante et fort bien choisie à propos de la quasi-totalité des aspects de la pensée et de la vie de Luther et dans la présentation de toutes les gandes questions-discussions que soulève ce personnage hors du commun. Ainsi voit-on à propos de tel aspect inconnu ou peu connu de la vie ou de la pensée de Luther la manière dont sont posées et se posent aujourd'hui les questions et a-t-on les références bibliograhiques nécessaires à la poursuite de l'investigation. C'est

dire qu'un tel ouvrage sera profitable aussi bien au lecteur entrant dans ce sujet tentaculaire qu'à celui qui en a déjà une (relativement) bonne connaissance. — Le parti-pris de la collection est d'aborder les choses chronologiquement. On passe donc en douze chapitres de la naissance à la mort du Réformateur. Parallèlement à cette présentation biographique sont abordées les œuvres les plus importantes de Luther et par là même ses thématiques théologiques les plus déterminantes. Il faut, en effet, bien comprendre qu'il ne s'agit pas d'une présentation de la théologie de Luther non plus du reste que d'une biographie allant jusqu'à scruter les plus infimes détails de la vie du Réformateur. Nous avons affaire à un ouvrage de références, aux deux sens de ce terme du reste. Un seul regret: l'absence de registres des personnes et des matières qui permettraient de s'y retrouver encore plus rapidement dans cette œuvre pourtant fort claire et bien structurée.

JEAN-DENIS KRAEGE

HANS-GEORG KEMPER, *Deutsche Lyrik der frühen Neuzeit.* Band 1. *Epochen- und Gattungsprobleme. Reformationszeit,* Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1987, XIV + 315 p.

L'ouvrage est conçu en trois volumes dont le premier examine les liens entre le développement de la poésie allemande et la Réforme luthérienne. Les deux volumes suivants porteront respectivement sur les activités de Zwingli et de Calvin dans le domaine de l'hymnologie réformée et sur la poésie mystique allemande du XVII[e] siècle. Le présent volume est subdivisé en trois parties. L'auteur commence par discuter la notion même de la «frühe Neuzeit» qui a été remise en cause par certains historiens, notamment par Stephan Skalweit. Selon l'auteur, par contre, la «frühe Neuzeit» existe bel et bien mais ne se manifeste pas partout de la même manière. En ce qui concerne l'histoire de la littérature allemande, elle comprend trois «sous-périodes»: la Réforme (1517-55), la confessionnalisation (1555-1685) et les Lumières. C'est à la Réforme que la littérature devient pour la première fois un «Massenmedium». La poésie qui se développe à cette époque est caractérisée tant par une vaste quantité de «Geistlieder» que par l'inspiration humaniste. Les poésies spirituelles, affirme l'auteur, servirent d'instrument de propagande utile et efficace, et c'est ce qui est discuté dans les deux autres parties du présent volume. La deuxième partie, «Humanismus und Reformation», offre un survol des liens entre la mentalité humaniste et la poésie qui en découle. L'auteur souligne à juste titre que l'anticléricalisme des humanistes, tels Sébastien Brant et Thomas Murner, inspira directement leur production littéraire, et que c'est ainsi que leur poésie avec son leitmotiv de la «folie» entra dans le domaine spirituel. L'un des meilleurs exemples de la poésie anti-romaine de l'époque après 1517 est celle d'Ulrich von Hutten dont plusieurs exemples sont cités et analysés avec finesse. La poésie polémique demeure d'ailleurs une caractéristique stable de la Réforme luthérienne. La troisième partie, intitulée «Reformation und gemeiner Mann», montre dans quelle mesure Luther lui-même ainsi que ses collègues (tels Paulus Speratus) se préoccupèrent de communiquer la Réforme sous la forme de cantiques et de poésies à la population en très grande partie analphabète. Un chapitre entier est consacré aux cantiques de Luther et un autre, tout aussi intéressant, à la poésie de la «Réforme radicale». Une analyse de la poésie de Hans Sachs vient clore le premier volume du travail de M. Kemper, dont le mérite principal réside dans une véritable tentative de situer la «Deutsche Lyrik» dans son contexte historique et de montrer les liens étroits entre les deux. La méthode de M. Kemper n'est cependant pas sans piège. Bien que les analyses des poésies soient infailliblement subtiles et éclairantes (v. p. ex. p. 253, sur le rôle «réformateur» de l'allégorie

dans l'œuvre de Sachs), l'ouvrage témoigne d'une certaine «historische Unklarheit». Voici, parmi d'autres que l'on pourrait citer, deux exemples: depuis les travaux de S. Markish et C. Augustijn, on ne peut plus affirmer qu'Erasme était antisémite (p. 69); il n'est pas vrai non plus qu'Erasme (avant 1523) était encore plus radical que Luther, vu que la correspondance d'Erasme de cette période témoigne de sa préoccupation croissante quant à «l'extrêmisme» du Wittembergeois. Néanmoins, l'auteur réussit dans l'ensemble à convaincre le lecteur que la Réforme luthérienne et l'essor de la poésie vernaculaire allemande sont inséparables.

IRENA BACKUS

ODILE MARTIN, *La conversion protestante à Lyon (1659-1687),* (Hautes études médiévales et modernes, 57). Genève, Droz, 1986, 308 p.

Analysant avec finesse de nombreux documents d'archives, cet ouvrage présente à la fois un tableau de famille du protestantisme lyonnais d'avant la Révocation et l'histoire d'un échec: celui de la Compagnie de la propagation de la foi, créée en 1659 dans le but de travailler «à la conversion des hérétiques». Cette société, malgré une importante activité de prédication et d'instruction, malgré le soutien financier qu'elle cherche à assurer aux convertis, ne parvient à entamer que les franges de la communauté protestante de Lyon (les abjurants sont en grande majorité des adolescents ou des jeunes gens, souvent orphelins). L'auteur examine comment le protestantisme de Lyon s'est maintenu jusqu'au choc de 1685 et même au-delà, malgré les pressions physiques et morales qu'on connaît. Si les sources locales sont abondamment exploitées, on regrette qu'O. Martin n'ait pas cru devoir faire appel aux documents étrangers, genevois notamment, qui auraient dans plus d'un cas permis d'identifier des personnages mentionnés (à cet égard, il est étonnant que la thèse de Roger Stauffenegger, incontournable désormais, n'ait pas été consultée). L'absence enfin d'index des noms propres rend malaisée la consultation du livre, et c'est fâcheux, puisqu'il apporte une mine de renseignements sur l'aspect quotidien de la controverse idéologique qui a secoué toute une génération.

MICHEL GRANDJEAN

MICHAEL ECKERT, *Gott — Glauben und Wissen. Friedrich Schleiermachers Philosophische Theologie,* Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1987, 227 p.

Les travaux catholiques sur Schleiermacher sont rares. Mais voici un ouvrage qui s'inscrit dans un questionnement qui habite actuellement aussi bien la théologie évangélique (Pannenberg, Ebeling, Joest) que le catholicisme (Drey, Fries): la théologie fondamentale. Thèse d'habilitation à Regensburg, cette étude se propose en effet de s'occuper de ce déficit de la *Schleiermacher-Forschung:* interroger la théologie philosophique afin d'en déterminer la pertinence pour la théologie fondamentale (p. 8). L'auteur le fait à partir de l'introduction de la *Glaubenslehre* de Schleiermacher, quand bien même celle-ci ne représente que l'ébauche partielle d'une théologie philosophique. Il y voit l'interaction de deux thématiques, l'une anthropologique (la dépendance absolue en tant que possibilité de Dieu de se révéler en l'homme), l'autre christologique (la réalité de la révélation en Christ en tant qu'identité du divin et de l'humain). Si la rédemption de l'homme s'avère une nécessité de la révélation divine pour l'homme, c'est parce qu'en termes anthropologiques, cette révélation, libre et gratuite, n'est pas absolument surnaturelle et irrationnelle (p. 200).

KLAUSPETER BLASER

FREDDY DURRLEMAN, *Jésus et le Christianisme,* Carrières-sous-Poissy, La Cause, 1987, III + 449 p., préface de Jean Bauberot.

Le fondateur de *La Cause* est mort en prison en 1944. Il avait eu le temps d'achever le présent volume, qui devait être la suite de sa célèbre *Initiation protestante.* Le titre devait en être *Initiation chrétienne.* Les héritiers et descendants de Durrleman ont préféré un autre titre qui a le mérite de bien situer le propos de l'auteur: pour savoir ce qu'est le christianisme, il faut en revenir à Jésus, et non se contenter des images déformantes que l'on s'en fait. Durrleman était un brillant orateur. Cela se sent: son style est volontiers rhétorique. Les non-spécialistes le liront probablement volontiers. Pour le reste, cette édition posthume nous met en présence d'un livre comme on ne les fait plus: certaines pages sont de véritables mosaïques de citations, parfois fort longues, que l'auteur enchaîne les unes aux autres. La plupart des ouvrages cités sont antérieurs à 1920. — En préface, J. Baubérot resitue rapidement la personne et l'œuvre de Durrleman, et rappelle à juste titre que «La Cause peut être considérée comme l'un des premiers groupements à avoir systématiquement recherché comment le christianisme pouvait manifester une nouvelle pertinence sociale dans une société laïcisée». Considéré sous cet angle, le présent ouvrage fait figure de document historique.

BERNARD REYMOND

Théologie contemporaine

RENÉ MARLÉ, *Peut-on savoir ce qu'il faut croire? La règle de foi,* Paris, Nouvelle Cité, 1987, 100 p.

Le Père Marlé rassemble dans ce petit opuscule fort clair des articles parus dans la revue *Croire Aujourd'hui.* Il y répond à une interpellation redevenue courante au sujet de ce qu'il s'agit de croire ou, comme il le dit lui-même, du saint auquel se vouer. En d'autres termes, y a-t-il toujours lieu de parler d'une *regula fidei* et, si oui, quels sont les critères formels qui permettent de la constituer? — Dans un premier chapitre, il se demande comment concilier règle ou loi et foi. Tout semble les opposer et pourtant la loi, aux yeux de notre auteur, possède une fonction structurante qui seule permet à la foi de trouver toute sa liberté. Un deuxième chapitre est consacré à «la règle suprême de l'Ecriture sainte». Y sont abordées les questions du statut particulier de l'Ecriture par rapport à toute autre composante de la *regula fidei,* du canon et de la (non-)complétude de l'Ecriture. Au troisième chapitre, l'A. ne peut s'empêcher de poser «le problème herméneutique», par quoi il faut entendre la question des critères d'interprétation de l'Ecriture, ce qui le mène jusqu'à l'exigence de constituer un canon dans le canon. Mais au nom de quoi faut-il opérer cette constitution? Cela le conduit, en son quatrième chapitre, à examiner la règle de foi ecclésiale qu'il qualifie de «jeu concertant d'autorités». Les mêmes problèmes sont prolongés dans le chapitre V qui examine l'autorité des dogmes (intentionnalité «éternelle» des dogmes et «figures» historiques qu'ils possèdent). Enfin, l'A. essaye de prendre en compte la distance qui existe entre la foi telle qu'elle est effectivement vécue et les formulations de foi officielles ainsi que la solution que pourrait être la rédaction de «brèves formules» de confession de foi (l'unité catholique de la foi aujourd'hui). — L'entreprise du Père Marlé est en fait la discussion d'un catholique avec les interpellations de la théologie herméneutique protestante qu'il connaît bien et dont il rend honnêtement compte. Dans chaque chapitre, on voit clairement jusqu'où il peut prendre en compte cette interpellation et où il formule une réponse typiquement catholique à ce questionnement. Le dialogue peut donc continuer!

JEAN-DENIS KRAEGE

OSWALD BAYER, *Schöpfung als Anrede,* Tübingen, Mohr, 1986, 166 pages.

En huit articles précédés d'une introduction, l'auteur rassemble une dizaine d'années de réflexion sur une herméneutique de la création. Il reproche à la théologie dialectique d'avoir négligé ce thème : mal aiguillée par la séparation que le XIX^e^ siècle a établie entre le domaine de l'histoire, lieu d'une compréhension, et le domaine de la nature, lieu d'une explication, elle a isolé l'homme du reste de la création et manqué la nécessaire médiation de la parole de Dieu au travers de la créature et du monde. En évitant cet écueil et aussi celui de l'immanentisme, il s'agit donc pour la théologie de repenser la création sous l'angle d'une parole qui prend à partie. Pour ce faire, l'auteur se réfère principalement à Luther et à deux de ses héritiers, Johann Georg Hamman et Paul Gerhardt, et il se laisse orienter par des expressions directes de la foi telles des paroles de chants et des textes de catéchisme et de prédication. La détermination de la création comme « parole de Dieu à la créature par la créature », permet de prendre en compte à la fois la transcendance et l'immanence de Dieu au monde. Elle implique aussi le champ d'ambivalence de la parole, qui peut être parole de grâce ou parole de colère. Et dans le passage de l'une de ces valeurs à l'autre, se marque son articulation avec la doctrine du péché et avec la christologie : de fait, la voix d'amour du Créateur à travers sa création s'est retournée en son contraire en raison de l'idôlatrie humaine, et c'est la parole de Dieu en Christ qui en ouvre à nouveau l'accès. La cène est l'expression privilégiée d'un rapport restauré entre la créature et le Créateur. Il en résulte une compréhension spécifique du temps et de l'eschatologie. Passé, présent, futur sont étroitement imbriqués les uns dans les autres. Mais l'accent est mis sur le présent. C'est à partir du salut communiqué dans le présent que nous pouvons espérer l'accomplissement futur du monde et expérimenter la contradiction entre le monde tombé sous le péché et la création originelle. — Dans le renouveau des études aujourd'hui consacrées à la création, cet ouvrage présente l'intérêt de nous offrir une herméneutique qui évite le piège d'une ontologie sacramentaliste et qui prend au sérieux la rupture du péché.

MARC-ANDRÉ FREUDIGER

KENNETH SURIN, *Theology and the problem of evil* (Signposts in theology), New York, N.Y., Basil Blackwell, 1986, 180 p.

La question du mal ne cesse de provoquer, et de stimuler la théologie. Toutefois, dans son essai thématique qui rendra de multiples services aux étudiants, et cela par son caractère didactique, l'auteur rappelle en premier lieu que cette question s'est particulièrement liée à celle de Dieu au siècle des Lumières. Et dès lors, peu ou prou, tous les théologiens confrontés à cette lancinante interrogation sont en quelque sorte les héritiers des réflexions de cette époque. L'auteur relève que, d'une manière générale, on trouve deux façons différentes de se situer face à ce problème. L'une qu'il appelle « théorique », est représentée par les essais de théodicée d'Alvin Platinga, Richard Swindburne, A. N. Whitehead, Charles Hartsborne et John Hick. L'autre, qualifiée de « pratique », est illustrée par les théologies de Dorothée Sölle, Jürgen Moltmann et P. T. Forsyth. Pour tenter d'évaluer les deux approches, l'auteur a fait appel à la littérature, notamment à Fédor Dostoïevsky et Elie Wiesel, avant de conclure de façon personnelle. Désirant défendre une position qui prenne fortement en compte la souffrance humaine tout en insistant sur l'enjeu de l'incarnation de Dieu en Jésus-Christ et de la croix, Surin estime que seule la perspective « pratique » est tenable aujourd'hui, dans un monde où la question du mal n'a rien de théorique. Mais en a-t-il jamais été autrement ?

SERGE MOLLA

GUSTAVO GUTIÉRREZ, *Job. Parler de Dieu à partir de la souffrance de l'innocent* («Théologies»), Paris, Cerf, 1987, 171 p.

La souffrance humaine, contemporaine, lance un défi au discours théologique. Gutierrez, méditant le livre de Job, affronte cette question en recherchant un langage véridique sur Dieu à partir de la souffrance de l'innocent. Avec Job, l'auteur ne prétend pas expliquer rationnellement et définitivement celle-ci, mais plutôt accompagner l'innocent au long de sa quête du sens de ce qu'il vit, jusqu'à ce qu'il se perçoive solidaire d'hommes plongés dans des situations analogues. Ainsi, à partir de ce creuset qui dépouille l'homme de toutes ses fausses morales fondées sur la notion de récompense et de châtiment, Job voit son langage être converti. «Sortir de son propre monde et entrer dans celui des pauvres implique déjà de prendre le chemin de la gratuité et non seulement celui de sa préoccupation pour la justice». Deux langages, le prophétique et le contemplatif, sont alors nécessaires, puisque le langage mystique est expression de la gratuité et que le prophétique en souligne l'exigence. Or, c'est entre la grâce et l'exigence que vivent ceux qui s'engagent sur le chemin que Jésus incarnera. Il est particulièrement intéressant de lire le commentaire de Job 42,6 dont la lecture traditionnelle est aujourd'hui fortement discutée, voire contestée. L'auteur ne lit pas automatiquement dans les derniers mots de Job un aveu de repentance, mais davantage un renoncement à la lamentation et à l'amertume, libéré qu'il est désormais de la tentation d'enfermer Dieu dans une conception étroite de la justice. Si en Europe on s'interroge sur ce que signifie parler de Dieu après Auschwitz, les cris de la souffrance latino-américaine forcent le théologien à convertir son langage. Sa tâche est à cet égard la même que celle de Job, difficile, exigeante, mais essentielle, comme le souligne ce magnifique essai.

SERGE MOLLA

GUSTAVE MARTELET, *Libre réponse à un scandale. La faute originelle, la souffrance et la mort* («Théologie»), Paris, Cerf, 1986, 165 p.

Ce petit livre tente de sortir des impasses où a conduit une présentation courante du péché originel. Découpé en cinq chapitres, il aborde le défi de la question redoutable du mal sous les angles de l'exégèse, de l'anthropologie et de la christologie. Au centre de l'ouvrage, une partie intitulée *préhistoire* essaie de mettre en relief «l'irréductible originalité de l'Homme et de l'humain dans la nature». C'est là un passionnant dialogue avec la paléontologie et les sciences qui étudient les origines de l'homme; toutefois ces stimulantes pages ne s'imposent pas pour soutenir la thèse que l'auteur propose après une méditation finale sur la 1re épître de Pierre: «Le Père qui nous crée dans le Christ rédempteur de notre finitude adoptive est aussi éternel que le dessein divinisant qui, expliquant la création, ne saurait s'accomplir sans un tel salut» (p. 159). Ces lignes attestent bien que Martelet ne lit la Genèse qu'en même temps que l'épître aux Romains, ce qui ne fait qu'accroître la profondeur de cet essai. Néanmoins, la distinction entre le caractère naturel de la mort biologique et son interprétation spirituelle est-elle véritablement nécessaire aujourd'hui pour répondre à la question de la mort? Une lecture soulignant la positivité de la mort, la saisissant comme une façon d'empêcher une situation fausse de durer, n'est-elle pas possible? L'auteur défend la première proposition; dommage qu'il n'interroge pas le bien-fondé de la seconde.

SERGE MOLLA

CARL HEINZ RATSCHOW, *Von den Wandlungen Gottes,* Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1986, 405 p.

Il s'agit d'une (ré-)édition d'études du célèbre dogmaticien allemand parue à l'occasion de son 75e anniversaire. Le présent volume n'est que le premier de deux; il contient des textes de nature dogmatique alors que le deuxième aura un accent plus anthropologique et éthique. Une première série d'études est centrée sur le problème de la théologie comme science alors que deux autres reprennent plus particulièrement le problème de Dieu et de la sotériologie. Le titre peut paraître surprenant, mais il ne fait que reprendre celui d'un texte de 1970. Dans un monde changeant, estime l'A., l'homme demande que Dieu représente l'inchangeable; la tradition théologique, elle aussi, était convaincue de l'immutabilité divine. Pourtant Luther dit: Deus est mutabilis quam maxime! D'un point de vue biblique, «les changements de Dieu» ne désignent rien d'autre que la condescendance divine, i.e. le fait que la faute et l'aliénation humaines constituent le motif de l'intervention de Dieu. Toutefois, vus sous l'angle de l'histoire du monde, ces changements apparaissent dans les mutations de l'histoire du monde, ce qui provoque l'affliction de la foi dont Luther se fait le témoin. Et émerge à nouveau la question de la constance ou de la continuité en Dieu. Si celle-ci trouve une réponse formelle de type eschatologique (l'espérance), il lui correspond néanmoins un contenu très précis: la prise en charge de la condition humaine (p. 139). Par ailleurs, Ratschow prend soin de déterminer aussi précisément que possible les différences entre le christianisme et les religions; il les voit sur le même plan en bien des points, mais séparés par la recherche de l'immédiateté qui caractériserait les religions alors que la foi chrétienne ne pourrait que la refuser.

KLAUSPETER BLASER

PETER KOSLOWSKI (éd.), *Die religiöse Dimension der Gesellschaft,* Tübingen, Mohr, 1985, 308 p.

Du 4 au 7 novembre 1984 s'est tenue à Munich une session de la société CIVITAS, un institut de recherche qui tente de cerner «les conditions de vie de notre civilisation dans une perspective philosophique». Lors de cette session, le sujet abordé était la (nécessaire) dimension religieuse de la société. Le présupposé admis de tous ceux qui ont contribué à ce large forum était que la religion doit être présente dans la société mais que cette dimension religieuse doit aussi être renouvelée. Partant de là, chaque intervenant est parti dans sa direction propre, non sans que les organisateurs aient prévu de juxtaposer des points de vue divergents sur un même thème ainsi que de larges discussions dont les comptes rendus montrent qu'elles furent plutôt animées! Si l'on essaye de regrouper les divers thèmes abordés, on peut tout d'abord noter la relation entre religion et théorie de la société ainsi qu'une évaluation des théories sociologiques qui donnent un fondement «fonctionnaliste» à la religion. On y trouve aussi une réflexion sur la possible fondation rationnelle de l'existence religieuse après l'*Aufklärung,* une autre sur la véracité des affirmations de la foi chrétienne en regard de «la nouvelle discussion» à propos du mythe et de la démythologisation... — Parmi les auteurs qui ont apporté leur contribution, on remarquera les nom de deux théologiens d'importance: W. Pannenberg *(Civil Religion? Religionsfreiheit und pluralistischer Staat: Das theologische Fundament der Gesellschaft)* et W. Kasper, lequel intervient à deux reprises, en contrepoint à des interventions de G. Lanczkowski et de K. Hübner. Dans sa discussion avec ce dernier, Kasper défend, jusqu'à un certain point et d'intelligente manière, le bien-fondé de l'entreprise bultmanienne de démythologisation. — Comme tous les actes de colloques de ce genre, cet ouvrage nous laisse sur notre faim. On aurait, en effet, aimé y participer et y poser nos questions. Les sujets abordés vont dans tant de directions que

tout ne peut nous intéresser à un même degré... Ce sont en définitive les comptes rendus de discussion qui sont les plus intéressants: ils font sentir dans quelle direction vont les préoccupations actuelles.

JEAN-DENIS KRAEGE

ROLF SCHIEDER, *Civil Religion. Die religiöse Dimension der politischen Kultur,* Gütersloh, Gerd Mohn, 1984, 375 p.

Retour du sacré, retour de la religion même en politique, puisque les formules religieuses dans la bouche des politiciens, les symboles nationaux et les rituels religieux refont surface et regagnent de l'intérêt. Il est vrai que ce phénomène n'est peut-être pas encore aussi manifeste ici qu'aux Etats-Unis où il a été doté du nom de «Civil Religion» par les sociologues de la religion (quelques ressemblances, mais aussi beaucoup de dissemblances avec la religion civile de Rousseau). Le présent livre discute des causes, de l'histoire et de la définition de la *Civil Religion* ainsi que des nombreuses théories, contradictoires d'ailleurs, qui se développent autour d'elle. La plus importante est celle du célèbre sociologue Robert N. Bellah dont l'auteur analyse minutieusement l'évolution de la pensée. Il consacre une dernière partie de sa dissertation (à Munich chez T. Rendtorff) à la discussion théologique et sociologique qu'a suscitée le phénomène de la théorie de Bellah en Allemagne. Une abondante bibliographie sur le sujet en anglais et en allemand augmente encore l'intérêt de l'ouvrage (Voir également H. KLEGER/A. MÜLLER, *Religion des Bürgers. Zivilreligion in Amerika und Europa,* München, 1986). — On est en présence de *Civil Religion* lorsque les citoyens attribuent au système étatique et communautaire dans lequel ils se trouvent un sens ou lorsqu'ils en construisent un (*American way of life,* les valeurs suisses, le rituel du vote). C'est assez semblable à ce que R. Barthes a appelé les «mythes quotidiens». Ces tentatives peuvent prendre la forme de convictions (nationalistes, par exemple), de symboles (monuments, tombeaux...) ou de rites (les votations en Suisse, par exemple). Dans la mesure où tout citoyen, en tant qu'être social, existe dans une tradition de sens, il est, qu'il le veuille ou non, adepte de la religion civile. Cette tradition peut motiver le retour aux valeurs anciennes ou au contraire servir de critique d'une politique corrompue; mais elle n'est pas saisissable comme religion pratiquée (ce qui la rendrait ridicule). Existe-t-elle donc vraiment? La question demeure ouverte. Qu'on tienne ce débat pour théologiquement non pertinent (Moltmann) ou qu'on plaide pour la prise en charge de l'intégration de la civil religion par les Eglises (Pannenberg), il est évident que la question des racines religieuses de la morale politique et de la culture politique de même que celle du fondement religieux des valeurs sont ici en jeu.

KLAUSPETER BLASER

GARRY TROMPF (ed.), *The Gospel is not Western. Black Theologies from the Southwest Pacific,* Maryknoll, N.Y., Orbis Books, 1982, 213 p.

Cet ouvrage est un étonnant recueil d'essais théologiques en provenance du Sud-Est du Pacifique (Australie, Mélanésie, îles Salomon, etc.). En son centre, la question de la théologie «indigène»: sa définition, sa légitimité, son rapport avec d'autres théologies. Ces fortes interrogations actualisent le vieux débat entre christianisme et culture et révèlent au grand jour les cicatrices causées par le choc entre les missions et les religions traditionnelles. Aujourd'hui, plutôt que d'en rester à une alternative peu féconde — c'est-à-dire soit un rejet pur et simple du christianisme par les religions traditionnelles, soit une assimilation sans retenue —, c'est à une réflexion en profondeur qu'invitent tous ces théologiens et théologiennes dont la voix commence à se faire entendre. Or c'est là certainement un signe d'espérance qu'il ne faut en tout cas pas manquer.

SERGE MOLLA